

Christophe Alévêque, politiquement sensible

Par Sandrine Blanchard



« *En janvier nous avons mis un genou à terre, l'essentiel est de ne pas avoir les deux* ». Huit mois après les attentats de *Charlie Hebdo*, Christophe Alévêque ne lâche rien. « *Ça ira mieux demain* », chante l'humoriste sur la scène du Théâtre du Rond-Point à Paris, en réponse à « *la sinistrose ambiante qui met de l'engrais sur le pire* ».

Pourtant, les temps sont durs pour l'insolence et la subversion. Cet adepte de la revue de presse décapante a reçu des lettres plus violentes que jamais, s'est demandé si son métier – devenu « *compliqué* » dans cette période « *tendue du slip* » – avait encore un sens. Et puis, « *la nature a repris le dessus* », résume-t-il, parce que le plus grand risque post-Charlie serait, à ses yeux, « *l'autocensure* » et « *le stand up centriste* ».

Christophe Alévêque, aussi pudique à la ville qu'énervé et impertinent sur les planches, le dit sans détour mais sans arrogance : « *Je veux être acteur de la société* ». Faire du rire une arme de réflexion politique massive. Commémorer, comme il l'a fait, de 2008 à 2011, l'élection de Sarkozy par un happening provocateur et potache devant *Le Fouquet's*. Démystifier la finance et l'économie en organisant depuis deux ans, chaque année, *La Fête de la dette*, spectacle qui rassemble comédiens, économistes, musiciens. Lutter, en dynamitant le bruit médiatique, contre les déclinistes et autres pessimistes, ces antimodernes qu'il déteste : « *Le FN, Zemmour et compagnie, les tenants de la Manif pour tous, qui utilisent la liberté d'expression pour faire l'éloge de la famille traditionnelle et des frontières* ».

« Sans chapelle, ni idole »

Lui qui a signé des chroniques dans *SinéHebdo*, qui se définit comme « *un mec de gauche sans chapelle, ni idole* », qui n'accepte pas « *le rêve brisé* » par les années Mitterrand, a pourtant grandi « *avec la conscience politique d'une moule* ». A Montceau-les-Mines (Saône-et-Loire), il traîne son adolescence entre un père instituteur, plutôt engagé et foncièrement athée et une mère commerçante « *mollement*

de l'autre côté ». Etudiant en école de commerce pendant les « *exécrables* » années Tapie, le jeune bourguignon n'est réceptif qu'aux textes de Coluche, de Desproges et de Bedos.

Pour le reste, « *je n'entendais jamais personne dire ce que j'avais envie d'entendre* ». Lorsqu'il découvre Guy Bedos sur scène, il est impressionné. « *Il était l'expression de ce que j'aimais : la liberté. Je ne me suis pas dit "voilà ce que je veux faire", mais cet épisode a dû s'imprimer dans ma tête* ». Parallèlement à ses études, il fréquente un cours de théâtre et se lance dans une aventure jugée impossible par son milieu familial : devenir artiste. Il monte un duo, puis un premier solo en 1991.

La notoriété arrive grâce à la radio et à la télévision – chez Ruquier, Drucker et Ardisson –, mais il préfère prendre ses distances pour éviter d'être catalogué à vie comme « *invité des émissions* ». Il fait de l'actualité sa matière première, pour livrer ses colères (contre l'injustice et l'intolérance), ses incompréhensions (l'absence de réaction face à la réalité du monde) et n'évite aucun sujet, cognant à droite comme à gauche.

Teigneux comme un Guy Bedos

L'élection de Sarkozy lui offre un terrain de jeu inépuisable : « *Il suffisait de répéter ce qu'il disait pour faire rire, j'avais un tapis rouge !* », se souvient-il. Conquis par sa liberté de ton virulente et son côté grande gueule, Jean-Michel Ribes, directeur du Rond-Point, lui ouvre à plusieurs reprises les portes de son théâtre. De *Super rebelle* à *Ça ira mieux demain*, l'humoriste expérimente, transforme le théâtre parisien en une sorte de QG de campagne, et excelle, teigneux comme un Guy Bedos, dans la satire politique.

« *Je n'ai jamais autant ressenti un tel besoin de rire de la part du public qu'actuellement. C'est un rire libérateur, on n'est pas loin de la thérapie* », constate-t-il. Sans abandonner la part d'improvisation qu'il affectionne, Christophe Alévêque signe désormais, avec *Ça ira mieux demain*, l'un de ses spectacles les plus aboutis et les plus personnels. Bouleversé par une période où des dessins caricaturaux et une photo d'enfant mort sont capables de changer le cours de l'histoire, il en veut aux philosophes et aux intellectuels « *qui, en dénonçant l'émotion, n'ont pas compris la société dans laquelle on vit* ». Engagé et à fleur de peau, Christophe Alévêque ne rêve pas du grand soir, mais presque.